

Texte en anglais trouvé sur le site anar britannique Libcom.org (<http://libcom.org/>), dans sa rubrique « History », sous le titre « Quiet Fronts in the Spanish Civil War ».

La traduction a été réalisée fin 2012 par une personne qui est entrée en contact avec le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation (CATS) de Caen (et d'ailleurs). Nous la remercions pour son travail. Elle se reconnaîtra. Le CATS s'est contenté d'effectuer la relecture. Le texte a été féminisé.

D'autres traductions subversives sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

FRONTS CALMES DANS LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE

Michael Seidman

1999

La guerre civile espagnole fut l'un des plus grands drames du 20ème siècle. La guerre débuta le 19 juillet 1936 quand une large partie de l'armée espagnole se révolta contre la seconde république (1931-1939). D'un coté se tenaient les officiers insurgés, les classes supérieures, la plupart des catholiques, et la droite qui incluait les conservateurs/rices, les monarchistes, et les fascistes connus alors sous le nom de la Phalange. En opposition aux forces militaires se trouvaient la gauche, incluant les anti-cléricaux/ales, les Communistes, les Socialistes, les syndicalistes de l'UGT (Union Générale des Travailleurs) et les anarcho-syndicalistes de la CNT (Confédération Nationale du Travail). Les supporters de la droite devinrent connus sous le nom de Nationalistes et s'unifièrent rapidement sous le leadership du Général Francisco Franco. La gauche, dont les éléments majeurs étaient déjà coalisés en 1935-1936 pour former une coalition « anti-fasciste » appelée Le Front Populaire, devinrent connus sous le nom de RépublicainEs. Dans les premiers mois de la guerre, des milices recrutées au travers de différents partis et syndicats de la gauche défendirent la République. Finalement la plupart de ces composants commencèrent à s'organiser en une armée régulière, appelée l'Armée Populaire. Les forces nationalistes les usèrent progressivement, et en avril 1939 les forces de Franco obtirent une victoire totale.

Les historienNEs de la guerre civile espagnole furent fascinéEs par les batailles majeures, en se centrant sur les rencontres « décisives » comme Madrid, Guadalajara, Teruel et l'Ebre. Personne ne peut nier que les batailles majeures eurent un impact considérable sur la fin de ce conflit. Remplis de dévotion à analyser les combats majeurs entre la République et ses ennemiEs, les historienNEs ont bien souvent ignoré les fronts calmes, que nous pourrions définir comme des situations où des soldats de camps opposés sont en proximité maximale sans qu'il y ait d'agressivité. Les fronts calmes furent néanmoins l'arrière plan duquel émergea les batailles majeures, où la non-belligérance dans une aire donnée permettait au haut commandement de planifier ses attaques majeures dans une autre aire¹.

¹ Cf. la monographie de Jose Manuel Martinez Bande, et plus particulièrement « La ofensiva sobre Valencia » (Madrid, 1977), 75.

Notons également que les soldats passaient beaucoup plus de temps sur les fronts calmes que dans les batailles majeures. Il y eut des dizaines de milliers de troupes impliquées dans les comparativement rares combats majeurs sur une population militaire qui finalement s'éleva à environ 3 millions, mais pour chaque combattant actif, il put y en avoir jusqu'à 15 stationnaires sur les fronts inactifs ou en repos à l'arrière. À chaque mètre de tranchées en action correspondait des kilomètres de calme et même des lignes sans gardes au travers de l'Andalousie, l'Estrémadure, l'Aragon et même la Castille. Jusqu'à récemment, les analystes se focalisèrent sur la fin du conflit (i.e, gagnants et perdants collectifs) plutôt que sur l'expérience individuelle des soldats de chaque camp. L'expérience et l'issue du conflit sont relatifs de toute façon, et l'attitude des combattants pendant les périodes d'intenses agressions ne devraient pas être séparées des actions pendant les temps plus calmes. La rudesse de la vie quotidienne du soldat commun dans l'Armée Populaire de la République, pendant une guerre dont peu se doutaient qu'elle durerait pratiquement 3 ans, eu un effet immensément négatif sur leurs performances².

Pendant que les étudiantEs ont exploré les supposés grands hommes et collectifs - généraux, politiciens, partis politiques, syndicats, classes, genres et armées en conflit - les explorations socio-historiques des inconnuEs «de la base», des anonymes, et des individus non militants sont rares, bien qu'ils/elles constituèrent l'écrasante majorité. AucunE historienNE de l'Espagne ne s'est distancéE de la guerre civile afin de la comparer avec la société de consommation où la lutte pour les produits a remplacé le militantisme des années de guerre. Les pages suivantes tenteront de combler ce manquement dans la littérature, en se focalisant principalement sur les soldats de l'Armée Populaire. Pour quelque raison que ce soit--et il serait fascinant d'ailleurs de trouver pourquoi-- la République a laissé des vestiges documentaires plus riches que ses opposantEs. Les sources disponibles montrent que, en contraste avec les forces nationalistes, l'Armée Populaire manquait de nourriture, de vêtements et de munitions. Ces déficiences sapèrent leur volonté de se battre. Les troupes républicaines désertèrent en grande quantité et fraternisèrent fréquemment avec les ennemis nationalistes. Les soldats échangeant leur engagement avec leur quête de satisfaire leurs besoins matériels anticipèrent le consommateur sans idéologie de la fin des années 50 et suivantes.

Durant les premiers mois de la guerre, de juillet 1936 à approximativement la fin de l'année, la tranquillité était relativement rare. Déjà des désirs individuels de paix et de préservation corporelle étaient apparents même au début du conflit. Dans aucun des deux camps les « masses » ne furent volontaires pour se battre, et le nombre de volontaires dans les zones contrôlées par les insurgéEs était grossièrement similaire à population égale à ceux de la zone républicaine. Seuls la Navarre, avec ses tradition catholiques et monarchistes « Carliste », fut une exception partielle, en fournissant selon certainEs 10% de sa population. Mais même encore dans ce cas « plus de personnes applaudirent les volontaires qu'elles ne se joignirent à eux »³. Dans Madrid et ses banlieues, qui avait une population de 1.5 millions d'individus, moins de 10.000 offrirent leurs services aux républicainEs. Par exemple, quand les forces de Franco avancèrent facilement vers la capitale en Août, des centaines de madrilènes promirent de se battre, mais seulement 150 respectèrent leur engagement. En Catalogne et à Valence, des régions solidement acquises aux républicainEs,

² John Keegan, *The Face of Battle* (London, 1976); Richard Holmes, *Acts of War* (New York et Londres, 1985); Charles Carlton, *Going to the Wars: The Experience of the British Civil Wars, 1638-51* (Londres et New York, 1992).

³ Ramon Salas Larrazabal, *Historia del Ejercito popular de la Republica* (Madrid, 1973), 423, 472, 538; Hugh Thomas, *The Spanish Civil War* (New York, 1961), 359; Ramon y Jesus Ma. Salas Larrazabal, *Historia general de la guerra de Espana* (Madrid, 1986), 120.

l'enrôlement fut « remarquablement bas » au regard de la densité de la population⁴. Il y eut seulement 18.000 volontaires en Catalogne pour l'Armée Populaire, et peut-être 25.000 finirent sur le front d'Aragon en 1936. Dans le pays Basque, et dans le Nord en général, la réponse fut plus enthousiaste, mais même là les républicainEs imposèrent la conscription entre Octobre et Décembre 1936. La réponse mitigée au volontariat révèle le bas pourcentage de travailleurs qui furent vraiment engagés dans une organisation du Front Populaire. La majorité écrasante des salariéEs - peut-être 80 à 85% - rejoignirent un parti ou un syndicat seulement après que la guerre civile ait éclaté, et leur motivation semblait alors moins idéologique que pratique: Garder leur emploi, leur maison, leur services de santé et tout autre bénéfice que put leur accorder leur carte de membre⁵.

Pour attirer plus d'hommes, le gouvernement républicain promit d'engager les volontaires comme policiers et petits fonctionnaires après leur service militaire. La plupart de ceux qui s'enrôlèrent n'étaient pas membres d'un parti politique et furent probablement enclin à s'enrôler par le salaire très attractif de 10 pesetas par jour, soit plus que le triple de la paye idiote donnée aux étrangers engagés dans la légion étrangère d'élite de Franco. Peut-être 75.000 à 100.000 se portèrent volontaires dans la zone républicaine en comparaison de 30.000 dans la zone nationaliste. Le manque de volontaires amena les officiels dans les deux zones à avoir recours à la conscription, bien que celle des RépublicainEs apparaisse plus tôt et implique des hommes plus nombreux et plus âgés que ceux du camp nationaliste. Durant le conflit, la République mobilisa 27 groupes d'âges, étalés de 18 à 44 ans et totalisant 1.700.000 hommes. Le gouvernement nationaliste réunit seulement 15 groupes d'âges, étalés de 18 à 32 ans, et totalisant 1.260.000 hommes. Beaucoup d'entre eux, n'ayant aucun engagement ou si peu, se retrouvèrent forcés à servir dans les forces armées, et ce dans les deux camps⁶.

La plus grande partie de l'Armée Populaire était composée de milices, mais bien qu'ils soient les soldats républicains les plus engagés, certains miliciens perdirent rapidement leur appétit du combat. Dans Madrid, des miliciens abandonnèrent fréquemment le front pour rechercher une unité moins dangereuse. Rejoindre des milices de sa ville natale distante du front était particulièrement populaire. Les *desaprensivos* (fainéants), comme ils étaient appelés par le haut commandement, étaient réticents à se sacrifier mais s'inquiétaient de leurs repas gratuits et de leur traitement journalier. En Aragon, le front devint rapidement stable, et ce faisant, devint rapidement un front calme. Malgré les brèches considérables et les zones non gardées dans les lignes ennemies comme l'auteur et volontaire George Orwell le nota, les miliciens stoppèrent toute agressivité. En 3 semaines, Orwell tira seulement trois fois. Un autre journaliste sympathisant des anarcho-syndicalistes fut abasourdi de voir les hommes ne pas être couverts et flâner à la vue et à portée des ennemis. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que des observateurs aient rapporté que « la présence de prostituées...causèrent plus de blessures que les balles ennemis »⁷.

⁴ Julian Casanova, *Anarquismo y revolucion en la sociedad rural aragonesa* (Madrid, 1985), 107; Michael Alpert, *El Ejercito republicano en la guerra civil* (Madrid, 1989), 45, 63.

⁵ Voir Michael Seidman, *Workers against Work: Labor in Barcelona and Paris during the Popular Fronts* (Berkeley, 1991), 93-94.

⁶ Ramon y Jesus Salas, *Historia*, 120-24; Alpert, *Ejercito*, 63; Casanova, *Anarquismo*, 85; Guy Hermet, *La guerre d'Espagne* (Paris, 1989), 252.

⁷ Comandancia, 23 Octobre 1936, Servicio Historico Militar (Avila) (par la suite SHM), Zona Republicana (par la suite ZR), a. 94,1. 1334, c. 16; Segunda, 18 Octobre 1936, *ibid.*, c. 10; George Orwell, *Homage to Catalonia* (New York,

Du côté nationaliste, les miliciens locaux se montrèrent également non combattifs et devaient être suppléés par des requetes (surnom donnés aux combattants carlistes – Note du CATS) de Navarre convaincus, des unités militaires carlistes. Le général Mola, l'organisateur en chef de la révolte, ordonna à ses troupes de maintenir une défense active en faisant des raids constants sur l'ennemi, mais ses ordres furent largement ignorés. Finalement, le front calme en Aragon semble avoir plus bénéficié aux nationalistes qu'aux Républicains, puisque initialement ces derniers les surpassaient numériquement dans un rapport de 1 sur 10. En janvier 1937, l'avantage républicain avait chuté à un rapport de 1 sur 4, mais - comme dans les autres secteurs tranquilles - les républicains ne s'étaient toujours pas servis de leur avantage numérique pour conquérir le territoire ennemi. Largo Caballero, le premier ministre de la République et ministre de la guerre, conclut que « la discipline, le moral et le leadership peuvent multiplier l'efficacité militaire par 4 »⁸. La passivité des combattants d'Aragon encouragea grandement les leaders de la République à mettre en oeuvre les offensives à l'est.

Sur le front de l'Aragon au début du mois de septembre 1936, les Nationalistes rapportèrent que le manque de repas réguliers chez leurs ennemis pendant deux jours avait causé une chute de leur moral. Depuis le début du conflit, il était clair que la République avait beaucoup de difficultés à approvisionner ses troupes correctement. Un manque de planification entraînant du gâchis et une surconsommation dans les premiers mois, quand beaucoup pensaient que les insurgés tomberaient prochainement, menèrent à un véritable massacre du bétail et donc à une pénurie de viande. Les paysanNEs cachèrent ce qu'ils possédaient de peur de se le voir confisqué par les soldats républicains, et les collectivités - qu'elles soient contrôlées par les anarcho-syndicaliste de la CNT ou les socialistes de l'UGT - firent la même chose. Les craintes des paysanNEs n'étaient pas irréalistes puisque les soldats républicains parfois prenaient ce qu'ils voulaient, considérant les ruraux/ales comme des arnaqueurs/euses et des profiteurs/euses de guerre très contentEs de vendre à un prix au dessus de la *tasa* (prix maximum). À Tardiente (Huesca), la CNT, l'UGT et l'IR (républicains de gauche), membres du Comité AntiFasciste relatèrent le saccage et le pillage de la ville⁹.

À la fin de 1937, une année après le succès de la défense républicaine de Madrid, la clé du problème pour les troupes de l'Armée Populaire dans les montagnes au nord de la ville se situait dans le manque de nourriture. Le chef officiel de la santé du Second Corps rapporta que les rations calorifiques étaient insuffisantes et que les troupes manquaient des vitamines essentielles trouvées dans les fruits et les légumes frais. Les experts estimèrent que les cas de carences en vitamines allaient augmenter et s'inquiétèrent du manque de ressources permettant de prévenir ou traiter ce phénomène. La ration normale pour un soldat fournissait seulement 2000 calories, alors qu'il aurait fallu au moins 2500 voire 4000 calories pendant les périodes d'activité et de froid. L'hygiène était également inférieure à la norme. Les toilettes et les égouts fonctionnaient mal, augmentant conséquemment le nombre de rats. Des puces aussi se répandirent, ceci étant dû au manque de sous-vêtements, des lavages trop rares et une pénurie de désinfectant. Chaussettes et chaussures d'hiver faisaient aussi cruellement défaut. Les routes boueuses empêchaient les ambulances de venir chercher les blessés, et

1980), 41; Jose Gabriel, *La vida y la muerte en Aragon* (Buenos Aires, 1938), 26-27, 55-56; Jose Manuel Martinez Bande, *La invasion de Aragon y el desembarco en Mallorca* (Madrid, 1970), 65-97.

⁸ La situacion general, 18 Janvier 1937, cité dans in Martinez Bande, *La invasion de Aragon*, 273.

⁹ Ibid., 260; Informe, 20-23 Octobre 1937, AASM-512-25, Fondation Pablo Iglesias, Madrid; Colectividad, 5 Avril 1937, Archivo Historico Nacional-Seccion Guerra Civil, Salamanca (par la suite AHN-SGC), Castellon, 254; Caspe, 25 Julluit 1937, AHN-SGC, Barcelona 839; Casanova, *Anarquismo*, 173, 181; Reunidos, 29 Mars 1937, AHN-SGC, Barcelona 839.

les hôpitaux manquaient de chirurgiens compétents. En Janvier 1938 dans la 67^{ème} brigade du second Corps d'Armée, les soldats blessés au combat représentaient moins de 5% des malades¹⁰.

De pauvres rations ont certainement dû réduire le désir de se sacrifier pour la cause républicaine. Dans la 37^{ème} brigade mixte au mois de novembre 1937, les soldats stationnés près de Madrid recevaient 20 grammes de viande, 40 d'huile, 20 de sucre et 10 de sel. Dans tous les groupes de nourriture, exception faite peut-être pour les légumes secs comme les haricots, les soldats nationalistes étaient mieux nourris. Leurs rations étaient aussi beaucoup plus variées, et ils pouvaient boire du café, du vin régulièrement. Les intendants de Franco firent des efforts particuliers pour fournir aux soldats des plats régionaux, des boissons alcoolisées, et des repas chauds durant les périodes de froid et de mauvais temps. Quand les intendants républicains amélioraient radicalement la quantité et la qualité des repas, les vétérans soupçonnaient l'arrivée imminente d'une offensive. « Comme des cochons nourris pour l'abattoir »¹¹ commenta un combattant rural.

Les zones nationalistes avaient l'avantage d'être plus riches en pâturages, mais ceci n'explique pas totalement les rations supérieures de leurs troupes. Les paysanNEs avec du bétail dans les zones républicaines se méfiaient des soldats dont ils craignaient souvent qu'ils prennent ce qu'ils désiraient. Quand les soldats d'Enrique Lister - un des officiers communistes les plus réputés pendant la guerre - entrèrent dans Galvez (Tolédo), ils apprirent que les unités républicaines les précédant avaient maltraité les paysanNEs locaux. En réponse, 30 familles, menées par des femmes, s'enfuirent avec leurs 1200 têtes de bétail vers le camp nationaliste. Ceci amena le commissaire politique de Lister, Santiago Alvarez, à conclure avec découragement « la plupart des paysans ne savent pas distinguer nos forces de celles des fascistes »¹². Les vols et destructions des soldats républicains stationnés dans la sierra de Guadarrama en finirent avec le « désir des paysans de travailler pour notre cause » rapporta-t-il¹³. Autant les officiers que les sans-grades étaient connus pour leurs vols de bétail et de pommes de terre. Tout aussi significatif est le contrôle des prix dans la zone républicaine, décourageant les paysanNEs de produire des surplus pour vendre à des prix bas mandatés.

Le manque de fournitures (armes, fil barbelés, béton, transport) et d'entraînement suffisant découragea les actions agressives. Dans un secteur du front d'Aragon, à un certain moment plus de la moitié des bombes et obus de mortiers républicains n'exploserent pas. Les fusils - de vieux Winchester - étaient inutilisables. La seule arme digne de confiance était la grenade à main. Le résultat de ces carences fut « une position défensive et non pas offensive »¹⁴. Il doit être dit cependant que la pauvreté des équipements fut seulement un facteur contributif dans l'établissement de trêves informelles, puisque des possibilités d'agressions existaient toujours. Après tout, avec seulement des couteaux, les Maures inspirèrent de la crainte en surprenant en silence et en coupant la gorge de leurs ennemis. Et si les nord-africains souhaitaient

¹⁰ Boletin, n.d., SHM, Zona Nacional (par la suite ZN), a. 38,1. 14, c. 1; Nota, 10 Octobre 1937, SHM, Cuartel General del Generalissimo (par la suite CGG), a. 5,1. 28, c. 4; Informe, 13 Novembre 1937, SHM, ZR, a. 69,1. 1044, c. 11.

¹¹ Orden, 17 Novembre 1937, SHM, ZR, a. 74,1. 1180, c. 22; Racion normal, n.d., SHM, ZN, a. 41,1. 3, c. 23; Mando, 1 Septembre 1938 et 15 Octobre 1938, SHM, ZN, a. 43,1. 11, c. 93 et c. 101; Minuta, n.d., SHM, ZN, a. 41,1. 3, c. 23; En Zaragoza, 18 Mai 1938, SHM, ZN, a. 15,1. 1, c. 104; vétéran inconnu cité par Eduardo Pons Prades, dans *Un soldado de la Republica* (Madrid, 1974), 263-64.

¹² Informe, 8 Mai 1937, SHM, ZR, a. 58,1. 627 bis, c. 1.

¹³ Informe, 7 Novembre 1937, SHM, ZR, reel 45.

¹⁴ Voir Rapports de Novembre 1937, AHN-SGC, Aragon R 1; Informe, 11 September 1938, SHM, ZR, a. 71,1. 1091, c. 13.

impressionner leur ennemi, leurs cris terrifiants étaient souvent suffisants. Quand les troupes souhaitaient être agressives, la haute technologie fournissait une aide, mais n'était absolument pas nécessaire¹⁵.

À la fin de 1938, les soldats républicains en Andalousie furent fatigués de la vie dans les tranchées. Les censeurs trouvèrent que les plaintes à propos de la nourriture étaient les plus communes de toutes les plaintes. Certains se lamentèrent de l'incessante ration de riz, olives, huile et pain pour le petit-déjeuner, le déjeuner et le dîner, même le soir de Noël. D'autres eurent pour plainte de ne recevoir que du pain pour le petit-déjeuner, pas d'huile pendant des mois et des lentilles ou des pois secs à la place du riz. Il n'y avait pas de dessert digne de ce nom. Pour protester contre les rations insuffisantes, des hommes refusèrent d'effectuer leur service de ramassage d'olives. D'autres se consolèrent eux-mêmes ainsi que leur famille en se disant qu'ils étaient mieux nourris et habillés que les civils du village où ils étaient stationnés. Les lettres relataient le triste spectacle de femmes allant nu-pieds et d'enfants qui mendiaient régulièrement les restes insuffisants de l'armée populaire¹⁶.

Les non privilégiés - civils ou militaires - étaient d'accord sur le fait qu'ils/elles allaient mourir de faim et de froid. Les haillons qu'ils/elles portaient leur donnaient l'impression d'être nus. Une rumeur circula que deux cents hommes avaient déjà péri du froid dans la sierra Nevada. Une femme réfugiée écrit à un ami en uniforme pour l'informer de la mort d'une autre femme à cause de la faim. Les femmes à Crevillente (Alicante) qui demandèrent au maire du front populaire du pain furent dénoncées comme fascistes, et des rumeurs d'émeutes de la faim, menées par les femmes, circulaient à Madrid. Jusqu'à la fin de la guerre, les divisions sociales dans de nombreux villages furent réduites à deux catégories: celles et ceux qui avaient de la nourriture et celles et ceux qui n'en avaient pas. Bien que le marché noir ait démoralisé le front et les arrières républicains, celles et ceux qui y avaient accès étaient chanceux/ses; cependant dans certains villages le bénéfice de cet accès au marché noir disparut puisque plus rien n'était à vendre¹⁷.

Les soldats en Andalousie se demandèrent pourquoi si peu d'huile d'olive arrivait au front. S'ils soupçonnaient les paysannes de cacher leur stock ou de les exporter clandestinement vers d'autres provinces, ils avaient raison. À cheval, en voiture, en camion et par train, de petites et de grandes quantités d'huile furent déplacées secrètement de la province de Jaén vers d'autres zones de la république où elles furent vendues pour acquérir les produits de première nécessité. Les autorités furent incapables de calculer précisément la quantité, mais furent persuadés qu'elle était considérable. Les cultivateurs/rices d'olive et les producteurs/rices d'huile d'olive - comme tous/tes celles et ceux qui vendaient sur le marché - ne rapportèrent pas avec exactitude leurs quantités produites aux autorités. Les officiels reconnurent même la « manie de cacher »¹⁸.

La pénurie d'huile fut de plus aggravée par le manque de travailleurs causé par la conscription. La pénurie de main d'œuvre et l'incapacité de nourrir les salariés disponibles divisèrent par deux les capacités normales de récolte. La désorganisation de la distribution augmenta encore plus la rareté. Les intendants ne recyclèrent

¹⁵ Jose Manuel Martinez Bande, *La lucha en torno a Madrid en el invierno de 1936-1937* (Madrid, 1984), 114; Jose Manuel Martinez Bande, *Nueve meses de guerra en el Norte* (Madrid, 1980), 142; Pons Prades, *Un soldado de la Republica*, 241; Gabriel Jackson, *The Spanish Republic and the Civil War, 1931-1939* (Princeton, 1965), 266.

¹⁶ Voir les fiches de censure, Septembre-Décembre 1938, SHM, ZR, a. 66,1. 803, c. 5.

¹⁷ Ibid.

¹⁸ Informe, Delegacion de Jaén, 31 Août 1938, SHM, ZR, a. 67,1. 850, c. 6.

pas suffisamment vite les conteneurs pour qu'ils soient alloués à l'huile de nouveau avec efficacité. Les transports par route, particulièrement en camion, étaient sur-employés et les chemins de fer étaient sous-utilisés, bien que ces derniers soient plus efficaces et moins chers. La propagande nationaliste utilisa les carences matérielles de l'ennemi pour démoraliser les forces républicaines. Lorsque les soldats nationalistes s'en allèrent, ils exhibèrent avec ostentation oralement leur bonne fortune et tournèrent en dérision leurs opposants républicains pourrissant dans leurs tranchées¹⁹.

Les maladies et les virus étaient des ennemis bien plus dangereux que les nationalistes. Pour chaque blessure au combat, il y avait 4, 5 ou 6 soldats qui devaient être démis de leurs obligations ou hospitalisés à cause d'une infection. En comparaison, le ratio nationaliste de malades/blessés était de 2 voire 3 sur 1. En plus de la grippe et d'autres maladies communes, la malaria et la sarna (la gale) étaient rampantes sur le front républicain. Cette dernière infection fut aggravée par le manque de savon; à certains moments les soldats républicains ne bénéficiaient que d'un bain par mois. Au nombre de malades doit être ajouté un petit nombre d'individus qui s'automutilèrent les mains ou les pieds avec une arme légère afin d'être démis de leurs obligations militaires. Dans un secteur calme près de Lérida en septembre 1937, les commissaires recommandèrent des humiliations publiques et des punitions sévères, voire des peines de mort, pour les automutilés. Même sur des fronts plus actifs, le nombre de malades dépassa ceux qui furent tués ou blessés dans un rapport de 2 sur 1. La nourriture de mauvaise qualité et des abris de mauvaise qualité augmenta le nombre de malades et exténua les soldats. Dans certains bataillons opérant près de Brihuega (Guadalajara), des troubles de l'appareil digestif et la fatigue a pu pratiquement toucher un quart des hommes. Dans ces circonstances, le commandement s'inquiéta des penchants trop défensifs de ses troupes, en argumentant que seule une armée qui attaque gagne²⁰.

Avec du matériel en mauvais état voire pire, le calme prédomina dans le secteur Mediana-Quinto-Azaila du front d'Aragon. Les difficultés d'organisation de l'alimentation et des vêtements déprimèrent même les délégués politiques qui assistaient les commissaires de la 44^{ème} Division. À la fin de 1937, des rhumatismes aigus causés par les conditions de vie et de couchage, des problèmes intestinaux provoqués par de la nourriture de mauvaise qualité, et des rhumes furent les problèmes de santé les plus récurrents. Seulement huit docteurs, à la place des 21 requis, servaient la division dans son entier. Au milieu de l'hiver, la situation s'était encore détériorée, car peu possédaient de manteau et même de couverture. Les parasites - et plus particulièrement les puces et les poux - firent peu de cas de la hiérarchie et infectèrent pratiquement chaque homme en uniforme. Le lavage était difficile en raison du manque de savon et d'eau propre, et même lorsque ceux-ci étaient disponibles, il était impossible d'éliminer les parasites et de traiter les troubles dermatologiques puisque les hommes ne pouvaient changer ou désinfecter les sous-vêtements²¹.

Pendant l'hiver 1937, dans la 143^{ème} Brigade et dans d'autres unités, plus de la moitié des victimes le furent à cause de maladies. Dans certaines unités, la majorité des soldats avaient la gale et d'autres troubles

¹⁹ Consequencia, 23 Décembre 1937, AHN-SGC, Aragon R 1.

²⁰ 43 Brigada Mixta, Septembre 1937, SHM, ZR, a. 75,1. 1196, c. 10; Estado, Mai 1938[?], SHM, ZN, a. 27,1. 23 bis, c. 13; Informacion, 9 Janvier 1938, SHM, ZN, a. 42,1. 2, c. 2; Informe, 19 Mars 1937, SHM, ZR, reel 45; Comisariado, 29 Septembre 1937, AHN-SGC, Vinaroz 5/15; Normas, 11 Juin 1937, SHM, ZR, a. 69,1. 1035, c. 13; Informe, 3-11 Juin 1937, SHM, ZR, a. 70,1. 1074, c. 12; Actividades, 4 Juin 1937, SHM, ZR, a. 70,1. 1074, c. 12.

²¹ Ejercito, 28 Novembre 1937, AHN-SGC, Aragon R 1; Copia, 14 Novembre 1937, AHN-SGC, Aragon R 1; Informe, 23 Novembre 1937, AHN-SGC, Aragon R 1; Estado, 23 Décembre 1937, AHN-SGC, Aragon R 1.

dermatologiques. Un autre trouble dermatologique, qui affecta 40% du personnel dans le 1^{er} et le 3^{ème} Bataillon, ne put être identifié et donc ne put être traité. Le typhus se répandait depuis l'eau contaminée de la rivière Ebre, mais les hommes étaient trop faibles pour recevoir la vaccination nécessaire qui produisait une forte fièvre. La rareté des fruits et légumes frais contenant de la vitamine B et C augmenta les menaces de gingivites et les troubles de l'estomac. Avec des défenses corporelles affaiblies, des coupures et blessures mineures dégénéraient en infection grave. À la fin de l'année, les hommes de la 145^{ème} Brigade ne recommencèrent ni l'attaque agressive à l'encontre de l'ennemi, ni les morts héroïques qui eurent lieu en Septembre et Octobre. À la place, ils désobéirent à leurs officiers et fraternisèrent avec l'ennemi²².

Malgré le grand nombre de prolétaires appauvris, dont plusieurs gauchistes pensèrent qu'ils fourniraient la base militante ou même révolutionnaire pour la République, l'Andalousie et l'Estrémadure devinrent des lieux très calmes et même de fraternisation jusqu'à la fin de la guerre. Par exemple, en 1937 la 21^{ème} Division, composée de 3 brigades mixtes (76^{ème}, 79^{ème} et 80^{ème}) qui étaient stationnées à proximité de Grenade, fut seulement engagée dans « quelques petites opérations et raids »²³. Durant cette année 1937, la 21^{ème} Division réussit à capturer et blesser seulement quelques douzaines de nationalistes. La division perdit même encore quelques troupes supplémentaires. Dans certains secteurs du front andalou près de Ugijar (Grenade), les ennemis communiquaient en terme aimable. De nombreux soldats républicains et nationalistes s'échangeant des journaux, du tabac et des informations. Les « camarades » des deux camp chantaient conjointement des chants, se donnaient les uns les autres des surnoms et des nouvelles d'amis mutuels circulaient²⁴. Des batailles et des raids ont rompu temporairement ces ententes mais ne rompèrent pas le calme. Les soldats furent accusés de gaspiller les munitions et de ritualiser les échanges d'artilleries, en tirant des coups de feu afin de donner l'apparence de la guerre car en fait très peu de ces derniers, dans chaque camp, désiraient engager une réelle offensive. Que ce soit par conception ou, bien plus fréquemment, par accident ou incompetence technique, les bombes républicaines souvent n'exposaient pas, contribuant ainsi à cette atmosphère de tranquillité²⁵.

Des échecs furent dus à l'inattention et à l'incompétence; mais d'autres furent provoqués par des sabotages délibérés. À Pozuelo (Madrid), on pouvait lire un message dans une bombe nationaliste qui n'explosa pas « Surprises! Camarades...ne vous inquiétez pas. Elles n'exploreront pas. Nous sommes avec vous. UHP (Unios ou Unión Hermanos Proletarios/Union des Frères Prolétaires, slogan prolétarien unitaire datant de 1934 – Note du CATS) »²⁶. Après la bataille de Guadalajara en mars 1937, le centre était généralement calme. Sur le front de Jarama, les républicains et les nationalistes échangèrent plus de 12.000 tirs sans produire un seul blessé. Pour mettre un terme à la ritualisation, économiser des munitions et éviter l'usure des armes, le commandement du bataillon recommanda de ne pas répondre aux tirs ennemis à moins que la cible ne soit bien visible et à portée de tir. En Andalousie à la fin de 1937 et au début de 1938, les combats d'artillerie firent peu de dommages.

²² Sanidad, 22 Novembre 1937, AHN-SGC, Aragon R 1; Acta, 18 Décembre 1937, AHN-SGC, Aragon R 1; Acta, 9 Octobre 1937, AHN-SGC, Aragon R 1.

²³ 21 Division, 31 Décembre 1938, SHM, ZR, a. 71,1. 1090, c. 10.

²⁴ Informacion, 17 Août 1937, SHM, ZR, a. 71,1. 1092, c. 11; voir également Tony Ashworth, *Trench Warfare 1914-1918* (New York, 1980).

²⁵ Estado, 13 Octobre 1937, SHM, CGG, a. 5,1. 285, c. 26; Jefe, 16 Mars 1937, et Informe, 24 Mars 1937, SHM, ZR, a. 69,1. 1045, c. 16.

²⁶ In Informacion, 15 Janvier 1937, CGG, a. 5,1. 285, c. 26.

À Baza (Grenade), les canons nationalistes tirèrent 30 obus, seuls 5 d'entre eux explosèrent, et encore sans causer de dommages. Encore ici, les échecs à blesser l'ennemi n'étaient pas entièrement accidentels. Dans une des bombes non explosées, les républicains trouvèrent le message suivant « c'est une blague puisque c'est le jour de la Vierge »²⁷. Le général Franco lui-même nota que « la grande consommation de munitions par nos armées, y compris celles sur les fronts et secteurs calmes où il n'y a pas d'attaques, nous oblige à rappeler la grande importance d'économiser les munitions ». Il s'inquiétait du fait que « l'utilisation excessive » puisse produire une pénurie²⁸.

En Andalousie, une incompréhension entre les deux camps se produisit lorsque l'armée républicaine tira sur les lignes ennemies pour célébrer la prise de Teruel, ce que les nationalistes interprétèrent comme un tir de barrage de manière erronée. « Croyant qu'ils subissaient une attaque », ils ripostèrent avec les fusils, les mitrailleuses, les mortiers et les bombes, mais la normalité pacifique refit surface rapidement, et les tirs ennemis supplémentaires semblèrent plus proches d'un tir d'entraînement inoffensif²⁹. Les républicains permettaient aux « fascistes » de s'exercer à découvert, en contradiction totale avec les règles des tranchées où priment les snipers, les mitrailleuses, les mortiers et où les soldats avec des grenades à main sont censés ouvrir le feu sur toute cible humaine visible. Des armes qui dysfonctionnaient continuèrent à être privilégiées des deux côtés; dans un échange de tir au nouvel an, seulement 7 des 12 bombes ennemies explosèrent, et elles ne causèrent aucun dommage. À l'exception faite d'un raid occasionnel ou d'une attaque par l'aviation dans lesquels un tiers des bombes étaient fausses, il y eut peu de perturbation de ce calme de la nouvelle année. Le 18 janvier, seulement 14 des 56 bombes nationalistes explosèrent, et celles qui fonctionnaient créèrent quelques blessures. Encore, le 26 janvier la moitié des bombes ennemies étaient non opérationnelles. Le calme fut finalement cassé au milieu du mois de février par une série de raids républicains qui provoquèrent des contre-attaques nationalistes rageuses³⁰.

Durant 1937, dans un nombre de sections de front d'Aragon, les autorités républicaines ont affirmé que « l'ennemi a essayé de fraterniser avec nos forces » et « d'organiser quelque chose comme un armistice »³¹. Les trêves informelles furent arrangées sous le prétexte de récupérer les corps. Certains groupes de conscrits dans l'armée nationalistes étaient particulièrement sensibles aux trêves et aux traités de non-interventions. Sur le front d'Aragon, la 105^{ème} Division de l'armée nationaliste était en proie à des désertions. En septembre 1937, un officier les attribua à des « extrémistes », soit en termes nationalistes à des idéologues de gauche de quelque sorte que ce soit, et il appela de tous ses vœux à « une purge des gauchistes » et une plus grande surveillance de tous les soldats³². Les désertions continuèrent en Novembre, et les officiers planifièrent des représailles contre les familles des déserteurs³³.

²⁷ Ejercito de Andalucia, 8 Décembre 1937, SHM, ZR, reel 76; El Jefe, 13 et 14 Décembre 1937, SHM, ZR, a. 73,1. 1154, c. 21; Telegrama, 11 Décembre 1937, SHM, ZR, reel 76.

²⁸ Telegrama, 26 Décembre 1937, SHM, ZN, a. 16,1. 33, c. 45.

²⁹ Telegramas, Décembre 1937-Février 1938, SHM, ZR, reel 76.

³⁰ Ibid.

³¹ Circular, 7 Octobre 1937, AHN-SGC, Vinaroz 5/15.

³² Resuelto, 22 Septembre 1937, SHM, ZN, a. 37,1. 1, c. 11.

³³ El Teniente-Coronel, 14 Novembre 1937, SHM, ZN, a. 37,1. 1, c. 1; Ronald Fraser, *Blood of Spain: An Oral History of the Spanish Civil War* (New York, 1986), 284.

Au début de 1938, les cadres supérieurs militaires conclurent que le problème était autant politique que régional. La 105^{ème} Division était pleine de recrues provenant des zones côtières de la Galice, pas très désireuses de se sacrifier pour leur compagnon galicien, Francisco Franco. Le général Yagüe, un des officiers phalangistes le plus compétent, eut le sentiment que la forte présence de galiciens dans la 105^{ème} division la rendait inutile. À Burgos, les officiers divisionnaires demandèrent « 180 phalangistes prêt à prendre en charge une mission spéciale » en étant dispersés au sein de 12 bataillons de l'armée du nord afin de prévenir les désertions. Le généralissime Franco décida d'envoyer 1.200 hommes, dont aucun ne provenait de Galice, « pour assainir (sanear) » la division³⁴. La plupart des galiciens finirent dans les bataillons de travailleurs. Mais bien que les galiciens devinrent connus pour leur désertion, ils ne furent pas le seul groupe réticent à servir la cause nationaliste. En Octobre 1937, en réponse au « nombre grandissant de jeunes âgés de 17 ans émigrant vers les Etats-Unis », le général Franco lui-même - comme les dictateurs communistes que, prétendument, il détestait - interdit à tous les hommes de 16 ans ou plus de quitter le pays³⁵.

L'armée d'Estrémadure fournit le meilleur - ou le pire selon un point de vue militant - exemple de fraternisation. Dans certains secteurs près de Castuera (Badajoz) dans la riche vallée de Serena, la fraternisation était commune et même « habituelle »³⁶. Ce qui était inhabituel par contre dans ce cas, c'est que cette fraternisation concernait les forces d'élite. La garde d'assaut républicaine dans la douzième brigade, qui totalisait 1.400 hommes, rentra en contact fréquemment avec les phalangistes et les requetes. L'échange usuel de tabac et de journaux se produisit au sein de petits groupes d'une douzaine de soldats. Ils s'appelaient chacun camarades; et se donnaient des surnoms affectueux (rojillos, el Madrilena, Gil el Espartero), et consommaient des boissons alcoolisées ensemble. Un phalangiste alferes (lieutenant provisoire) proposa même une photo de groupe, mais les gardes d'assaut avec prudence déclinèrent cette offre. Les officiers républicains voulaient mettre un terme à cette fraternisation car ceci faisait preuve d'un antifascisme insuffisant. Ils craignaient que ceci puisse encourager les désertions et permettre de révéler des informations essentielles à l'ennemi. Les gardes d'assaut étaient utilisés comme des troupes de choc, mais apparemment leur longue résidence sur le front de l'Estrémadure avait amenuisé l'esprit de combat. Les habitudes de la douzième telles que l'échange et la conversation avec l'ennemi, la fréquentation de femmes et la prise de permissions non autorisées donna un mauvais exemple aux unités environnantes. Les soldats accusèrent à plusieurs reprises la douzième d'être devenue un fief communiste où les indécis et mêmes les convaincus de droite pouvaient trouver un havre de paix. Au début du mois d'avril, 60 gardes d'assaut avaient déserté pour s'engager chez l'ennemi et un traité implicite de non-intervention avec les nationalistes encouragea les autres à abandonner leurs lignes. « L'inactivité prolongée » dans « la majorité des secteurs » produisit l'immobilité³⁷.

Dans son rapport sur l'effondrement de l'Armée d'Estrémadure, le général Asensio Torrado confirma les accusations selon lesquelles la fraternisation de la douzième Brigade avait révélé suffisamment d'informations pour permettre à l'ennemi une attaque victorieuse. Les nationalistes en avaient profité en

³⁴ Primera, 17 February 1938, SHM, ZN, a. 37,1. 1, c. 3; General, 27 Février 1938, SHM, ZN, a. 37, 1. 1, c. 3.

³⁵ S.E., 23 Octobre 1937, SHM, ZN, a. 37,1. 1, c.1.

³⁶ Ejercito de Extremadura, 22 Août 1938, SHM, ZR, a. 54,1. 473, c. 7; Informe, 10 Juillet 1938, SHM, ZR, a. 54,1. 474, c. 5.

³⁷ Informe, 19 Août 1938, SHM, ZR, a. 54,1. 473, c. 8; Reconocimientos, 2-7 Juillet 1938, ZR, a. 54,1. 473, c. 8; PSOE, 9 Juin 1938, SHM, ZR, a. 54,1. 474-1, c. 2; Ordenes, 4 Août 1938, SHM, ZR, a. 54,1. 474-1, c. 2; Informe, 19 Août 1938, SHM, ZR, a. 54, I. 473, c. 8.

avançant à travers le secteur de la douzième, qui s'écroula rapidement en « retraite désordonnée »³⁸. L'effondrement de l'Armée de l'Estrémadure donna à Franco le contrôle d'une des régions agricoles les plus prospères et lui permit de mettre plus de pression sur les forces républicaines sur les fronts Est. Il créa également des obstacles pour l'offensive républicaine – très discutée tout au long de la guerre – en vue de capturer Badajoz et de couper les nationalistes de leurs alliés portugais. Ainsi, en Estrémadure, les fronts calmes ne signifiaient pas un accord informel reconnaissant un équilibre des forces ou un engagement basique pour un pays ou une cause, comme c'était le cas durant la première Guerre Mondiale. Durant ce conflit, des soldats non agressifs refusaient toutefois de permettre à l'ennemi d'occuper leurs tranchées. Au contraire, la variété de « vivre et laisser vivre » en Estrémadure autorisait les individus ou de petits groupes de soldats républicains à éviter le danger et à sauver leurs vies.

Désobéissant aux ordres répétés, aux menaces de punitions, et aux arrêts, les troupes andalouses fraternisèrent fréquemment avec l'ennemi lorsque la fin de la guerre approcha. Les soldats sans grades arrangèrent des trêves dans lesquelles chaque camp acceptait de ne pas tirer sur l'autre. Les soldats qui cassaient la paix étaient envoyés boire du vin sur un terrain à découvert, donc à pleine vue et à portée des deux camps. Pour cimenter l'accord non écrit, les hommes adoptèrent et échangèrent des journaux, des cigarettes et de l'argent. Une unité républicaine s'entendit même très bien avec ses « voisins », qui occasionnellement la ravitaillaient avec du tabac. En fait, un de ses soldats voulut envoyer une lettre à un ami avec une cigarette dedans mais il craignait que ses « fainéants de censeurs » ne la volent. Converser avec les fascistes cassait l'horrible monotonie de la vie des tranchées et était l'amusement principal de la journée. Au moins une fois, les soi-disants ennemis chassèrent des perdrix pour alimenter leur maigre repas. La plupart des officiers semblaient inconscients des arrangements non écrits, mais certains, et plus particulièrement les lieutenants, en étaient complices³⁹.

Les lettres du front à la fin de 1938 révélèrent, par dessus tout, le désir de voir la guerre finir immédiatement et inconditionnellement. Les soldats voulaient retourner chez eux. Ceux stationnés dans la province de Jaén avaient une bonne raison de ne pas craindre les nationalistes puisqu'ils conversaient avec eux fréquemment. Un soldat écrivit même chez lui en demandant des biens qu'il puisse revendre à ses compagnons « dans la zone fasciste »⁴⁰. Les échanges entre les troupes républicaines et nationalistes impliquèrent plus que des échanges de biens et constituaient des offres de paix qui décourageaient les hostilités. Quand les nouveaux soldats républicains envoyés pour relever les lignes de front commencèrent à tirer sur l'ennemi, les nationalistes leur répondirent en leur disant « Les rouges, ne tirez pas. Ce n'est pas notre faute »⁴¹. Cette initiative pacifique mena à des chaleureuses embrassades, où les hommes se promirent à chacun que le front resterait calme et que l'autre camp serait prévenu si jamais les officiers ordonnaient une attaque. Chaque matin, les ennemis partageaient des cigarettes et des nouvelles. En conséquence, un soldat d'un village local fut ravi de savoir comment ses amis et connaissances se portaient dans le camp nationaliste. Des fêtes et des chants avaient lieu la nuit⁴².

³⁸ Ordenes, 4 Août 1938, SHM, ZR, a. 54, I. 474-1, c. 2.

³⁹ Fiches de censure, Septembre-Octobre 1938, SHM, ZR, a. 66, I. 798, c. 1.

⁴⁰ Fiches de censure, Décembre[?] 1938, SHM, ZR, a. 66, c. 803, c. 5.

⁴¹ Ibid.

⁴² Ibid.

Les censeurs en sous nombre et débordés, dont le travail était de lire les dizaines de milliers de lettres, déplorèrent le « pauvre esprit de combat » des hommes, dont la plupart étaient des conscrits de Catalogne et de Valence⁴³. Des centaines essayèrent de tromper les censeurs en écrivant à l'intérieur des enveloppes ou sous les timbres. Un soldat confessa que bien qu'il détestait le fascisme « car il exhale une odeur de militarisme », il détestait la guerre encore plus⁴⁴. Les miliciens de la première heure admirèrent être désillusionnés et souhaitaient surtout que la guerre finissent immédiatement. Le défaitisme bien connu de Manuel Azaña, président de la République, obtint plus de faveurs auprès des troupes que la politique jusqu'au-boutiste de Juan Negrín, le premier ministre. Il est convenu que ceux, comme Negrín, qui disaient « résistez », n'avaient jamais soufferts de la faim. Le fameux tour de taille de Negrín apportait peu de crédibilité à ses appels au sacrifice, et il devint rapidement connu sous le surnom de « Mr Lentille »⁴⁵. Un cynique assumé de Murcie, où les recrues se cachaient de l'ennemi avec la complicité de la population, croyait que l'engagement pour se battre était l'action la plus stupide qui soit. Un prophète inconnu fit la prédiction presque correcte que la guerre serait finie en mars. Un défaitisme général ou une indifférence au sort de la république avait envahi les lettres des soldats. De plus, des contacts entre Catalans et Andalous provoqua des tensions régionalistes à Baena (Cordoue). Les premiers ressentait une antipathie envers les derniers, qui en retour ressentirent ce qu'ils considéraient comme de l'arrogance et des airs supérieurs de la part des Catalans⁴⁶.

Dans l'Armée d'Estrémadure, les désertions étaient endémiques? Certaines brigades comme la 86^{ème} et la 104^{ème} étaient particulièrement affectée. La 114^{ème} Brigade Mixte était tellement touchée que des cellules et organisations fascistes étaient suspectées d'organiser des évasions. Dès son tout début, la 113^{ème} Brigade avait également souffert d'« un haut pourcentage de désertions vers les lignes nationalistes »⁴⁷. L'objectif principal de ses soldats était « la tranquillité et l'harmonie avec l'ennemi » et ils discutaient constamment avec les fascistes : « Ils demeuraient inactifs, non agressifs et sans volonté de suivre les ordres. Ils passaient des mois sans tirer un coup de feu alors qu'ils avaient un avantage en troupes de un à dix. Ils étaient complètement apathiques » écrivait un chef enquêteur⁴⁸. Certains membres de la 114^{ème} qui avaient fraternisé avec l'ennemi furent emprisonnés. Le nombre de blessures auto-infligées était assez haut pour rendre toute blessure suspecte et par conséquent des soldats étaient occasionnellement jetés dans les prisons militaires sans preuve d'automutilation délibérée⁴⁹.

Dans l'armée d'Estrémadure, les désertions dans les deux camps encouragèrent le calme et sapèrent les poussées agressives. La majorité écrasante des troupes républicaines semblaient au moins engagées nominalement dans le Front Populaire puisque ils étaient des paysans ayant rejoint l'UGT ou la CNT. En mai 1938, de toute façon, les républicains désertaient deux fois plus que leurs opposants nationalistes. Pendant ce mois, 57 soldats républicains passèrent dans le camp nationaliste, alors que seulement 20 nationalistes

⁴³ Ministerio, 7 Janvier 1939, SHM, ZR, a. 66,1. 803, c. 5.

⁴⁴ Ibid.

⁴⁵ Pons Prades, *Un soldado de la Republica*, 351.

⁴⁶ Ministerio, 7 Janvier 1939, SHM, ZR, a. 66, 1. 803, c. 5.

⁴⁷ Informe, Tribunal Permanente, 20 Août 1938, SHM, ZR, a. 54,1.473, c. 8; Asunto, 19 Août 1938, SHM, ZR, a. 54, 1. 475, c. 8; Informe, 19 Août 1938, SHM, ZR, a. 54, 1. 473, c. 8; VII Cuerpos, 12 Décembre 1937, SHM, ZR, a. 76,1. 1235, c. 1.

⁴⁸ Informe, Tribunal Permanente, 20 Août 1938, SHM, ZR, a. 54, 1. 473, c. 8.

⁴⁹ Ibid.

s'échappèrent vers le camp républicain. En juin, 56 prirent la fuite vers les nationalistes, tandis que seuls 32 nationalistes rejoignirent l'autre camp. Parfois, le flux s'inversait, car le 9^{ème} corps d'armée d'Andalousie rapporta avoir perdu 290 soldats rejoignant les nationalistes, pendant que 375 ennemis désertaient en retour. Selon un rapport, ce 9^{ème} corps d'armée captura moins d'une demi-douzaine de prisonniers tout au long de cette année, indiquant donc que « faire et laisser-faire » caractérisait ce front. Les chiffres précédents montrent la difficulté d'établir de larges comparaisons statistiques entre les désertions nationalistes et républicaines. L'historien et officier nationaliste Ramon Salas donne le chiffre de 5 désertions républicaines pour chaque désertion nationaliste dans son ouvrage hautement recommandé « *Ejercito popular* », mais il n'est pas clair comment, où, et quand ce ratio fut calculé. La conclusion la plus prudente est d'affirmer que les désertions sur les fronts calmes créèrent des problèmes dans les deux armées⁵⁰.

Dans la sierra nord de Madrid, où le front était « excessivement calme » d'octobre à décembre 1938, 27 soldats de la 26^{ème} brigade mixte essayèrent de désertir. 8 d'entre eux fut abattus en s'enfuyant vers l'ennemi. Les recrues récentes - plus particulièrement les soldats un peu plus vieux (33-35 ans) qui avaient femmes et enfants - étaient « prudents, timides et ne souhaitaient pas se battre »⁵¹. Ils avaient plusieurs raisons de ne pas aimer le service militaire, et une de celles-ci était l'obligation d'accepter pour ces salariés plus âgés l'arrêt du versement de leur salaire quand ils s'engageaient. Plus que les soldats jeunes, ils refusèrent de prendre des risques et étaient motivés seulement par la peur, qui se répandit dans les autres troupes. L'inactivité totale sur ce front, « où la guerre devenait inaperçue », renforça le désir d'éviter les combats. Les seuls soldats qui désiraient se battre et participer à la bataille en Catalogne sur le front Est, 235 hommes, étaient des Catalans volontaires. « L'immense majorité » de toutes façons n'avait aucune expérience du combat et ne souhaitait pas en acquérir. Ils étaient satisfaits de se retrouver sur un front tranquille⁵².

Les soldes en retard et la présumée injustice quant aux permissions s'ajoutèrent au griefs. La solde pouvait être en retard de 4 mois, empêchant les soldats d'envoyer de l'argent à leurs familles, ou d'acheter de la nourriture ou des vêtements. Les troupes hospitalisées souffrirent aussi des retards de solde, ce qui fit baisser leur moral. Les retards de paiement et la valeur décroissante de la monnaie républicaine rendirent les désertions de la part des nationalistes de moins en moins attractives. Un déserteur maure des franquistes perdit ses illusions lorsqu'il s'aperçut de la faible valeur de la monnaie républicaine et il demanda son salaire en argent. Sur de nombreux fronts, les caissiers - avec les intendants - étaient suspectés de corruption⁵³.

Les termes de « nous » (les soldats sans grade) versus celui de « eux » (les officiers) relayaient les ressentiment des soldats. Les malades, les exemptés et pratiquement tous ceux qui évitaient les lignes de front éveillèrent l'envie de la part des soldats en ligne de front de l'armée populaire. Les censeurs rapportèrent qu'après la nourriture, les privilégiés qui évitaient les tranchées (emboscados, embusqués) généraient le plus grand nombre de plaintes. Les Enchufados (pistonnés) - ceux avec des boulots peinards à l'arrière ou ceux qui avaient accès à de la nourriture de meilleure qualité ou de meilleurs vêtements - étaient considérés comme des combattants *senoritos* (playboys des classes supérieures) et souvent appelés fascistes. Un soldat écrivit à

⁵⁰ IX Cuerpo, Décembre 1938, SHM, ZR, a. 65, 1. 975, c. 1; Comisariado, SHM, ZR, reel 76; Salas, *Ejercito*, 1580.

⁵¹ Voir Informes, SHM, ZR, a. 73, 1. 1155, c. 13; Sindicato, 25 Septembre 1937, AHN-SGC, Castellon 139.

⁵² Informe, 3 Janvier 1939, SHM, ZR, a. 73, I. 1155, c. 13.

⁵³ Acte d'accusation, 24 Juillet 1938, SHM, ZR, reel 45; Nota, 11 Octobre 1938, SHM, ZN, a. 43, 1. 1, c. 17; Orden, 3 Novembre 1938, SHM, ZR, a. 72, 1. 1108, c. 21.

un membre de sa famille que les enchufados de Murcie avaient saboté un camion devant les emmener au front. Un autre travaillant dans le bureau d'un intendant révéla que ses collègues étaient au chaud et bien nourris et conclut que la guerre affectait avant tout « les pauvres travailleurs (et seulement eux) qui mourraient au front »⁵⁴.

Le cynisme populaire, qui était résumé par le sentiment que seuls les bien introduits survivraient et prospéreraient, pénétra le front et les arrières durant 1938 et 1939. Certains des mécontents considéraient les déserteurs non comme des desertores, comme la terminaison officielle les nommaient, mais plutôt comme des escapados (échappés). Ceux enrôlés en 1938 étaient plus enclins à désertir que ceux de 1937. Les militants avouèrent leur incapacité à comprendre que les classes de recrues de 1938 - des travailleurs qui avaient souffert de l'exploitation « toute leur vie » - saisissent la première opportunité pour s'enfuir vers le camp nationaliste. Quand des soldats républicains dévoués questionnèrent des déserteurs potentiels afin de savoir pourquoi ils « voulaient continuer à être exploités », ils répliquèrent de manière opportuniste que les « fascistes » allaient gagner. Pour éviter les désertions, les autorités républicaines firent circuler des lettres montrant que les nationalistes avaient confisqué les propriétés des familles « rouges ». Ceci eut peu d'effet, malgré tout, et en février les désertions avaient encore plus augmenté⁵⁵.

Comme cela était arrivé dans les débuts des milices, la construction des fortifications étaient souvent négligées. Ceci aurait du être une priorité principale malgré les difficultés à creuser avec des outils primitifs dans un terrain dur et rocailleux. Comme lors de la première guerre mondiale, les guerriers des tranchées avaient besoin de protections contre la pratique courante de l'utilisation de l'artillerie lourde et de l'aviation avant de lancer l'infanterie. Les troupes de fortification, néanmoins, eurent des succès mitigés. Quelques unités, composées de travailleurs syndiqués, furent capables de se convertir du syndicalisme à la discipline militaire et devinrent des constructeurs efficaces de tranchées. Les autres personnels de construction, spécialement en Aragon et pour la plupart en Nouvelle Castille, étaient plus réticents à opérer le changement et travaillaient à un rythme plus lent. Les commissaires à Pueble de Alborton (Saragosse) reçurent les ordres d'être sûrs que les soldats du génie militaire travaillaient dur et ne perdaient pas de temps⁵⁶.

Les travailleurs des fortifications en Estrémadure étaient tentés tout spécialement de désertir. Les autorités suggérèrent que 100 anti-fascistes loyaux, qui avaient appartenus aux organisations du Front Populaire avant le 19 juillet 1936, puissent servir d'agents infiltrés dans les brigades de fortification d'Estrémadure. Leur travail consistait à récupérer des informations pouvant aider à stopper les fuites non autorisées. Les désertions ne coûtaient pas seulement des hommes et des équipements au Front Populaire mais aussi un temps précieux et des ressources destinées à effectuer des investigations dans ses propres troupes. Dans ce cas, les travailleurs syndiqués de la province de Ciudad Real avaient rapidement été incorporés dans l'armée d'Estrémadure pour construire des fortifications, car les constructions avaient été presque entièrement négligées sur ce front qui fut calme pendant des mois. Les ouvriers conscrits avaient supposé qu'ils travailleraient à l'arrière et ils furent consternés de se retrouver au front sans uniformes ou chaussures, sans

⁵⁴ 78 Brigada Mixta, Décembre [?] 1938, SHM, ZR, a. 66,1. 803, c. 7.

⁵⁵ Ministerio, 10 Février 1939, SHM, ZR, a. 66,1. 803, c. 17.

⁵⁶ Informe, 2 Décembre 1937, SHM, ZR, reel 45; II Cuerpo, 5 Juillet 1938, SHM, ZR, a. 70,1. 1051, c. 16; Las operaciones de Teruel, 25 Février 1938, SHM, ZR, reel 93; Informe, 25 Décembre 1937, AHN-SGC, Aragon 32; Sexta Brigada, 11 Novembre 1937, AHN-SGC, Vinaroz 5/15.

parler du tabac. Le manque de transports diminua aussi les résultats obtenus, voire dans certains cas la rareté des outils, et plus particulièrement de la dynamite pour miner le terrain rocailleux⁵⁷.

Les commissaires qui tentèrent de rendre leurs hommes plus productifs devinrent très impopulaires. Les soldats les considéraient comme des trouble-fêtes et des harceleurs responsables des nombreuses difficultés, et plus spécialement du manque de nourriture et de vêtements. Au cours de la guerre dans plusieurs unités, les officiers et les hommes se liguèrent contre les commissaires consciencieux afin de les empêcher de les entraîner et de les endoctriner. Les fronts calmes connurent aussi des tensions entre les commissaires et les officiers professionnels. Les commissaires, qui étaient stationnés près d'Arganda (Madrid), se plaignirent de l'incompétence et de la corruption des officiers, en les comparant de façon désobligeante avec la « Junte de Burgos », un groupe puissant de leaders nationalistes⁵⁸. Les commissaires croyaient que les militaires professionnels étaient fainéants, et que « à l'exception de quelques-uns seulement » les officiers étaient simplement loyaux avec la République en fonction de leur affectation géographique et surtout indifférents au sort de celle-ci. Ils permettaient à leurs troupes, dont la majorité « manquait de conscience de classe et d'esprit combatif », de ne rien faire⁵⁹.

Même avec le ravitaillement, de nombreuses unités « fonctionnaient mal » et étaient « déprimées ». L'officier commandant le 52^{ème} bataillon des fortifications était connu pour être plus intéressé par sa paye que par toute autre chose. Les commissaires l'accusèrent de ne pas être un vrai antifasciste. Beaucoup de ses hommes, qui furent assignés à récolter la production des paysanNEs restantEs, étaient « retournés chez eux discrètement ». Ne pas être payés les démoralisait, particulièrement quand ils comparaient leur situation avec les revenus réguliers des soldats nationalistes. Ils se plaignaient d'être abusés et menacés par certains officiers⁶⁰. Le transfert d'un capitaine infâme dans une nouvelle compagnie provoqua la désertion de la plupart de ces soldats (soit 172 d'entre eux). Les tentatives pour limiter les fuites en postant des gardes échouèrent puisque les gardes eux-mêmes étaient douteux, et le nombre de déserteur dépassa les capacités des autorités locales. Durant l'été 1938, encouragés par un front vaste et peu gardé, presque 700 de ces travailleurs syndiqués illettrés et « sans éducation politique » désertèrent vers l'arrière. Les conséquences militaires de cette aliénation massive furent des fortifications inadéquates. Une seconde ligne de tranchées était fortement nécessaire. Ces déficiences facilitèrent l'offensive nationaliste et la rendirent étonnement rapide⁶¹.

Une étude des fronts calmes « par la base » révèle des problèmes liés l'effort de guerre républicain qui reçurent peu d'attention des historienNEs. Une approche matérialiste à partir de la base montre que la République ne pouvait satisfaire les besoins physiques de ses troupes. Les expériences de faim des soldats, du froid et des maladies sur les fronts tranquilles minèrent leur désir de continuer la guerre, et finalement protéger leur propre corps devint une priorité supérieure. L'incapacité de l'armée populaire à fournir les nécessités matérielles augmenta le scepticisme à l'encontre de l'idéologie républicaine. L'opportunisme et le cynisme prospérèrent dans la zone républicaine, et ces attitudes rendirent particulièrement difficile pour les

⁵⁷ Document 117, 17 Août 1938, SHM, ZR, a. 54,1. 473, c. 7; Copie et [Avril? 1938], SHM, ZR, a. 54,1. 473, c. 7; Comisario, 10 Juillet 1938, SHM, ZR, a. 54,1. 473, c. 8.

⁵⁸ Director, 2 Mai 1938, SHM, ZR, reel 45; Camarada, 27 Janvier 1938, SHM, ZR, reel 45; Acta, 18 Août 1938, SHM, ZR, reel 45.

⁵⁹ Informe, 8 Juin 1938, SHM, ZR, reel 45.

⁶⁰ Declaracion prestada por el prisionero, 26 Août 1938, SHM, ZR, a. 54,1. 473, c. 8.

⁶¹ Ordenes, 4 Août 1938, SHM, ZR, a. 54,1. 474-1, c. 2.

commandants de diriger leurs soldats afin d'attaquer ou de mettre la pression sur l'ennemi. Ils ne pouvaient pas non plus retirer facilement leurs meilleures réserves des fronts calmes par crainte de l'effondrement. L'auto-préservation contribua à créer une guerre nationale d'usure. Comme la guerre continuait, les soldats de l'armée populaire perdirent leurs derniers désirs de se sacrifier pour la République ou, d'ailleurs, pour quelque cause abstraite politique ou idéologique. Ils n'eurent pas, comme les leaders républicains l'espéraient, de rôle dans les batailles décisives ou celles qui auraient pu permettre d'inverser la tendance.

Les soldats se rendirent compte que plusieurs de leurs ennemis n'aimaient pas la guerre et coopérèrent donc dans l'organisation de trêves informelles et non consignées par écrit. Les nationalistes étaient plus en mesure de surmonter la passivité des hommes de troupe et de créer une force de combat plus efficace. Les Franquistes nourrirent, habillèrent et payèrent leurs troupes bien plus régulièrement que les républicains. Les nationalistes démontrèrent constamment l'efficacité des soldats professionnels, des mercenaires et ainsi mirent à jour l'incapacité de l'armée populaire à réitérer les exploits des armées révolutionnaires françaises qui furent capable de vaincre les forces de l'ancien régime. Également, à la différence des russes blancs, qui dans leur guerre civile furent confrontés à un ennemi avec des buts politiques et sociaux similaires aux républicains espagnols, les nationalistes espagnols pouvaient compter sur des classes d'officiers compétents qui, en contraste avec leur homologues russes, n'avaient pas été décimés par une guerre mondiale. La neutralité de l'Espagne pendant la Grande Guerre s'avéra être l'une des politiques les plus perspicaces jamais entreprises par les élites dirigeantes de l'Espagne et empêcha peut-être cette nation de suivre le modèle soviétique. De plus, ni les élites possédantes, ni celles du clergé n'avaient souffert des perturbations de la première guerre mondiale. En 1936, l'essentiel de l'armée, de l'église et de l'État était en grande partie intact et prêt à mener la bataille contre la gauche⁶².

Une étude des fronts calmes révèle que les espagnols sans idéologie - qui étaient pourtant réputés être un produit de la croissance économique franquiste et de la société de consommation de la fin des années 50 et 60 - étaient bien vivants, mais peut-être pas en grande forme, durant la guerre civile. La seconde République fut peut-être une période de mobilisation de masse toute relative, où la grande majorité maintint plutôt un engagement ténu aux causes politiques et sociales. La masse des individus était surtout préoccupée par sa propre survie. Le consumérisme de la seconde moitié du XX^{ème} siècle n'a pas créé les individus sans idéologie; il les a hérités des années 1930.

Michael Seidman est professeur d'histoire à l'université de Caroline du Nord à Wilmington.

⁶² Orlando Figes, *A People's Tragedy: The Russian Revolution, 1891-1924* (Londres, 1996), 654.